

Une jeune ménagère

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **28 (2000)**

Heft 111

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-244258>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

(Tiré du "Livre de lecture" pour les écoles primaires
du canton de Fribourg) 1912

Une jeune ménagère.

Mon père était trop pauvre pour donner une servante à ma mère pendant sa maladie, et j'étais trop petite pour faire toute seule le ménage. Les voisins venaient bien de bon cœur, quand je les priais, tirer pour nous le seau du puits, mettre la grosse bûche au feu et pendre la marmite à la crémaillère; mais ma mère et moi, nous faisons tout le reste. Aussitôt que j'avais pu marcher seule dans la chambre, j'avais été la servante née de la maison, les pieds de ma mère, qui n'en avait plus d'autres que les miens. Ayant sans cesse besoin de quelque chose qu'elle ne pouvait aller chercher au jardin, dans la cour, dans la chambre, au feu, sur l'évier, sur la table, sur un meuble, elle s'était accoutumée à se servir de moi avant l'âge, comme elle se serait servie d'une troisième main; et moi j'étais fière, toute petite que j'étais, de me sentir nécessaire, utile, serviable comme une grande personne, à la maison. Cela m'avait rendue attentive, mûre, sérieuse, raisonnable, avant l'âge de huit ans. Elle me disait: „Geneviève, il me faut cela, il me faut ceci; apporte-moi ta petite sœur Josette sur mon lit, remporte-la dans son berceau, et berce-la du bout de ton pied jusqu'à ce qu'elle dorme; va me chercher mon bas, ramasse mon peloton; va couper une salade au jardin, va au poulailler tâter s'il y a des œufs chauds dans le nid des poules; hâche des choux pour faire la soupe à ton père; bats le beurre, mets du bois au feu; écume la marmite qui bout, jette-y le sel; étends la nappe, rince les verres, vas à la cave, ouvre le robinet, remplis au tonneau la bouteille de vin.“

„Puis, quand j'avais fini, qu'on avait dîné et que tout allait bien, elle me disait: „Apporte-moi ta robe, que je te pare, et tes beaux cheveux, que je te les peigne.“ Elle m'habillait, me parait, elle me peignait, elle m'embras-

sait, elle me disait : „Va t'amuser maintenant sur la porte avec les enfants des voisines, qu'ils voient que tu es aussi propre, aussi bien mise et aussi bien peignée qu'eux.“ Et j'y allais un moment pour lui faire plaisir; mais je n'allais jamais plus loin que le seuil de la cour, pour pouvoir entendre si ma mère me rappelait, et je n'y restais pas longtemps, parce que les enfants se moquaient de moi et disaient entre eux. „Tiens, la sérieuse, elle ne sait jouer à rien, laissons-la.“ J'aimais mieux rentrer et me tenir debout auprès du lit de ma mère, épiait dans ses yeux ce qu'elle pouvait avoir à demander.

Tous les jours se passaient ainsi; je me levais la première, je me couchais la dernière. Je ne respirais l'air que par la fenêtre, je ne voyais le soleil que sur le seuil de ma porte, et voilà pourquoi, monsieur, j'avais le visage blanc. On disait à ma mère: „Votre petite est bien pâle! — Oh! répondait-elle, c'est qu'elle a la pâle vie!“

Cette longue infirmité de ma mère, en la retenant tant d'années ainsi immobile et désœuvrée du corps dans son lit, l'avait rendue instruite comme une dame et dévote comme une sainte; les fils de nos voisins qui allaient en classe prêtaient leurs vieux livres par charité à la pauvre vitrière infirme, par l'entremise de mon jeune frère, pour lui abréger le temps.

Le soir à la veillée, quand mon père, mon frère, mes deux grandes sœurs étaient rentrés à la maison de leur ouvrage, elle nous rassemblait tous autour de son lit pour nous lire à haute voix les belles histoires qu'elle avait lues tout bas dans la journée et qui étaient propres à instruire mon petit frère, à amuser mes sœurs et à consoler mon père. Voilà comment nous passions nos soirées d'hiver.